

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre XXXI. Miss Lovelace, à M. Belford.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1771

mettre, je tremble qu'il n'y ait du sang répandu. Pour éviter ce malheur, je souffrirois volontiers, s'il n'avoit pas d'autre moyen, qu'on m'enterrât toute vive.

Ils font tous en consultation. Je suppose qu'il est question de mes Lettres. Ils s'étoient assemblés dès le matin, & c'est à cette occasion que mes oncles se sont trouvés à l'Eglise. Je vous enverrai les copies de ces deux Lettres, lorsque j'aurai vû si je puis vous envoyer en même-tems celles des réponses. Celle-ci n'est que... quoi dirai-je ? elle n'est que l'effet de mes craintes, & de mon ressentiment contre l'homme à qui je dois les attribuer. Six lignes auroient contenu tout ce qu'elles ont de commun avec mon histoire.

CL. HARLOVE.

LETTRE XXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundy 13 Mars.

C'est en vain que tu me presses, toi & tes camarades *, de retourner à la Ville, aussi

* L'Auteur remarque que ces Messieurs affectoient souvent de s'écrire en stile Romain, comme ils le nommoient

aussi long-tems que cette fiere Beauté me tiendra dans l'incertitude. Si j'ai gagné jusqu'à présent un peu de terrain, je n'en ai l'obligation qu'à son inquiétude pour la sûreté de ceux que j'ai mille raisons de haïr.

Ecris donc, me dis-tu, si tu ne veux pas venir. A la vérité, je puis écrire, & je le puis sans m'embarrasser si j'ai de la matière ou non pour mes Lettres. Ce que tu vas lire en fera la preuve.

Le frere de ma Déesse m'a fuscité, comme je te l'ai raconté au Chateau de M. Hall, un nouveau concurrent; le moins dangereux homme du monde par la figure & les qualités: mais le plus redoutable par ses offres.

Cet homme a captivé, par ses propositions, les ames de tous les Harloves. Les ames! ai-je dit. Toute cette famille est sans ame; à l'exception de celle qui m'a charmé. Mais cette ame incomparable est actuellement renfermée & maltraitée par un pere, le plus sombre & le plus absolu de tous les hommes, à l'inspiration d'un frere
le

moient entr'eux, & qu'ils étoient convenus de prendre en bonne part toutes sortes de libertés mutuelles, lorsqu'elles étoient dans ce stile. Il se trouve souvent dans leurs lettres des citations de leurs meilleurs Poëtes, qu'on s'est contenté de traduire en prose, & qui ne demandent pas de l'être autrement.

le plus arrogant & le plus présomptueux. Tu connois leurs caractères. Ainsi je n'en fouillerai pas mon papier.

Mais connois-tu rien de si détestable que d'être amoureux de la fille, de la sœur & de la nièce d'une famille que je dois éternellement mépriser ? Et, ce qui me fait donner au diable, de sentir croître ma passion, je ne dirai pas par le mépris, par l'orgueil, par l'insolence d'une beauté adorée ; mais par des difficultés, qui ne paroissent venir que de sa vertu ? Je suis puni de n'être pas un adroit pécheur, un hypocrite ; de n'avoir aucun égard pour ma réputation ; de permettre à la médisance d'ouvrir la bouche contre moi. Mais l'hypocrisie m'est-elle donc nécessaire, à moi qui suis en possession de tout emporter au moment que je parois & aux conditions qu'il me plaît d'imposer ; à moi qui n'ai jamais inspiré de crainte, sans un mélange sensible d'amour prédominant ? Le Poète a dit „ que la vertu „ n'est qu'un rôle de théâtre, & que celui „ qui paroît vertueux montre moins son naturel que son art.“

Fort bien ; mais il semble que je suis forcé à la pratique de cet art, si je veux réussir auprès d'une femme qui mérite véritablement de l'admiration. Au fond,
pour-

pourquoi recourir à l'art ? Ne puis-je me réformer ? Je n'ai qu'un vice. Qu'en dis-tu, Belford ? Si quelque mortel connoit mon cœur, c'est toi seul. Tu le connois . . . autant du moins que je le connois moi-même. Mais c'est un trompeur abominable, car il en a mille fois imposé à son maître. Son Maître ? C'est ce que je ne suis plus. J'ai cessé de l'être, depuis le moment où j'ai vû pour la première fois cette femme Angélique. J'y étois préparé néanmoins, par la peinture qu'on m'avoit faite de son caractère ; car tout éloigné qu'on est de la vertu, il faudroit être un enragé pour ne pas l'admirer dans autrui. La visite que je rendis à la pauvre Arabelle ne fit, comme je te l'ai dit, qu'une erreur de l'oncle, qui prit une sœur pour l'autre, & qui au lieu de m'introduire auprès d'une divinité, que j'avois entendue vanter au retour de mes voyages, ne me fit voir qu'une très-simple mortelle. Je ne laissai pas d'avoir assez de peine à me dégager, tant je trouvai de facilité & d'empressement dans cette sœur. Ma crainte étoit de rompre avec une famille de qui j'espérois recevoir une Déesse.

Je me suis vanté d'avoir aimé une fois dans ma vie, & je crois qu'effectivement
c'étoit

c'étoit de l'amour. Je parle de ma première jeunesse, & de cette Coquette de qualité, dont tu fais que j'ai fait vœu de punir la perfidie, sur autant de femmes qu'il pourra m'en tomber entre les mains. Je crois que pour m'acquitter de ce vœu, j'ai déjà sacrifié, dans divers climats, plus d'une Hecatombe à ma vengeance. Mais en me rappelant ce que j'étois alors, & le comparant à ce que je me trouve aujourd'hui, je suis obligé de reconnoître que je n'avois jamais été véritablement amoureux.

Comment s'est-il donc fait, me demanderas-tu, qu'après avoir eu tant de ressentiment de me voir trompé, je n'ai pas laissé de conserver le goût de la galanterie ? je vais te l'apprendre, autant que je pourrai m'en souvenir ; car c'est parler de fort loin. Ma foi, celà est venu... attends, il ne m'est trop aisé de te le dire ; celà est venu, je crois, d'un goût violent pour la nouveauté. Ces diables de Poètes, avec leurs descriptions célestes, m'échaufferent autant l'imagination que la divine Clarisse m'enflamme aujourd'hui le cœur. Ils m'inspirèrent l'envie de créer des Déeses. Je ne pensai qu'à faire l'essai de ma nouvelle verve, par des Sonnets, des Elegies & des Madrigaux. Il me fallut une Iris, une Cloris, une Sylvie,

T. I. P. II.

Z

comme



comme aux plus célèbres. Il fallut donner, à mon Cupidon, des aîles, des traits, des flammes, & tout l'attirail Poétique. Il fallut me faire un fantôme de beauté, la placer où d'autres ne se feroient jamais avifés d'en trouver; & souvent je me fuis vû dans l'embarras pour un fujet, lorsque ma Déesse de nouvelle création avoit été moins cruelle qu'il ne convenoit au ton plaintif de mon Sonnet ou de mon Elegie.

D'ailleurs il entroit une autre sorte de vanité dans ma passion; je me voyois bien reçu des femmes en général: jeune & vain, comme j'étois alors, je me sentoís flatté d'une espèce de tyrannie, que j'exerçois sur leur sexe, en faisant tomber sur l'une ou sur l'autre un choix qui ne manquoit pas de faire vingt jalouses: c'est un plaisir dont je puis t'assurer que j'ai joui mille fois. J'ai vû, avec plus de satisfaction que tu ne le saurois croire, l'indignation briller dans les yeux d'une rivale. J'ai vû monter la rougeur sur plus d'un visage. J'ai vû briser de dépit plus d'un éventail; avec des réflexions peut-être sur la liberté que se donnoit une autre femme de souffrir tête à tête un jeune folâtre, qui ne pouvoit après tout leur faire à toutes la même grace à la fois.

En

En un mot, Belford, c'étoit l'orgueil, comme je le reconnois aujourd'hui, qui m'avoit excité plus que l'amour à me signaler par mes ravages, après la perte de ma coquette. Je m'en étois crû aimé, autant du moins que je croyois l'aimer. Ma vanité me persuadoit même qu'elle n'avoit pû s'en défendre. Ce choix étoit approuvé de tous mes amis, qui ne souhaitoient que de me voir bien enchaîné, parce qu'ils se font défiés, de bonne heure, de mes principes de galanterie. Ils remarquoient que toutes les femmes du bel air, celles qui aiment la danse, le chant, la musique, étoient passionées pour ma compagnie. En effet, connois-tu quelqu'un (la vanité va me saisir, si je n'y prends garde) mais parle naturellement, Belford, nommerois-tu quelqu'un qui danse, qui chante, qui touche toutes sortes d'instrumens d'aussi bonne grace que ton ami ?

Mon intention n'est pas de donner dans l'hypocrisie, jusqu'à m'aveugler sur des qualités que tout le monde me reconnoit. Loin de moi les déguisemens étudiés de l'amour propre, les fausses affectations d'humilité, & tous les petits artifices par lesquels on surprend l'élite des fots. Ma vanité sera toujours ouverte pour les qualités dont je n'ai l'obligation qu'à moi-même, telles que mes



manières, mon langage, mon air, ma contenance ferme, mon goût d'ajustement. Je puis faire gloire de tout ce que j'ai acquis. Pour mes talens naturels, je n'en prens pas droit de m'estimer davantage. Tu es assez badin pour me dire que je n'en ai pas sujet : & peut-être aurois-tu raison. Mais si je vau mieux par l'esprit que le commun des hommes, c'est un avantage que je ne me suis pas donné ; & s'enorgueillir d'une chose dont l'abus nous rend coupables, sans qu'il y ait aucun mérite à s'en bien servir, c'est se parer, comme le Geai de la Fable, d'un plumage emprunté.

Mais, pour revenir à ma Coquette, je n'avois pû supposer que la première femme qui m'avoit donné des chaînes, (chaînes de soie d'ailleurs, fort différentes des chaînes de fer que je porte aujourd'hui) m'eût jamais quitté pour un autre homme ; & lorsque je m'étois vû abandonné, j'avois attaché au faux bien que j'avois perdu, plus de prix que je ne lui en avois trouvé dans la possession.

Aujourd'hui, Belford, j'éprouve toute la force de l'amour. Je ne pense, je ne puis penser, qu'à la divine Clarisse Harlove. Harlove ! Que ce nom détesté me coûte à prononcer ! mais compte que je lui en ferai
pren-

prendre un autre, & ce sera celui * de l'amour même. Clarisse ! nom charmant ! que je ne puis prononcer sans être attendri jusqu'au fond du cœur. Te serois-tu jamais figuré, que moi, qui me suis flatté jusqu'à présent de faire en amour autant de faveur que j'en reçois ; moi, dis-je, lorsqu'il s'agit de quitter l'honorable carrière du plaisir pour me jeter dans des entraves, je fusse capable de ce fol excès de tendresse ? Je ne me le pardonne pas à moi-même ; & laissant les trois premiers Vers suivans aux amans languoureux, je trouve les effets que cette fatale passion produit dans mon cœur, bien mieux exprimés par les trois derniers : **.

„L'amour agit différemment, suivant la
 „différence des ames qu'il inspire. Il allu-
 „me dans les naturels doux, un feu qui l'est
 „aussi ; comme celui de l'encens qui brûle
 „sur l'autel.

„Mais les ames violentes sont la proie
 „des flammes les plus terribles. C'est un
 „feu, dont le vent des passions augmente
 „l'impétuosité, qui monte orgueilleusement,
 „& qui brûle pour la vengeance.

Oui, la vengeance. Car peux-tu penser
 que si je n'étois pas retenu par l'opinion que

L 3

la

* Le nom de Lovelace, qui signifie *lien d'Amour*.

** Ils sont de Dryden.



la stupide famille des Harloves ne travaille que pour moi, je suportâsse un moment leurs insultes ? Qui me croira jamais capable de me laisser braver comme je le suis, menacer comme je suis menacé, par ceux à qui ma seule vûë cause de l'effroi, & surtout par ce frere brutal, qui me doit la vie, (une vie à la vérité qu'il n'est pas digne de perdre par mes mains,) si mon orgueil n'étoit plus satisfait de savoir, que par l'espion même qu'il entretient pour m'observer, je le joue à mon gré, j'enflamme, je refroidis ses violentes passions autant qu'il convient à mes vûës, je l'informe assez de ma conduite & de mes intentions pour lui faire mettre une aveugle confiance dans cet agent à *double face*, que je jouë lui-même par tous les mouvemens qu'il ne reçoit que de mes volontés ?

Voilà, mon ami, ce qui élève mon orgueil au-dessus de mon ressentiment. Par cette machine, dont j'entretiens continuellement les ressorts, je me fais un amusement de les jouer tous. Le vieux matelot d'oncle n'est que mon ambassadeur auprès de la Reine Mere Howe, pour l'engager à se joindre à la cause des Harloves, dans la vûë d'en faire un exemple pour la Princesse sa fille, & à les fortifier de son secours pour le soutien d'une autorité qu'ils sont résolus de faire valoir ;

bien

bien ou mal-à-propos, sans quoi j'aurois peu d'espérance.

Quel peut être mon motif, me demandes-tu ? Le voici, pauvre butord ! que ma charmante ne puisse trouver de protection hors de ma famille ; car si je connois bien la sienne, elle sera forcée de prendre la fuite ou de recevoir l'homme qu'elle déteste. Il arrivera donc, si mes mesures sont bien prises, & si mon *esprit familier* ne me manque pas au besoin, qu'elle viendra tomber entre mes bras, en dépit de tous ses proches, en dépit de son cœur inflexible : qu'elle sera tôt ou tard à moi, sans conditions, sans la réformation promise, peut-être sans qu'il soit besoin d'un long siège ; & qu'il dépendra même de moi de la mettre à plus d'une épreuve. Alors je verrai tous les *faquins* & toutes les *faquines* de la famille, ramper à mes pieds. Je leur ferai la loi. Je forcerai ce frere impérieux & sordide de venir plier le genou sur le marchepied de mon trône.

Mes seules allarmes viennent du peu de progrès que je crains d'avoir fait jusqu'à présent, dans le cœur de cette charmante pièce de glace. Un si beau teint, sur les plus beaux traits du monde, tant d'éclat dans les yeux, une taille si divine, une santé si florissante,



un air si animé, toute la fleur de la première jeunesse ; avec un cœur si impénétrable ! Et moi pour amant ! l'heureux, le favorisé Lovelace ! quel moyen d'y rien comprendre ? Cependant il se trouve des gens, & j'ai parlé à quelques-uns, qui se souviennent de l'avoir vûe naître. Norton, qui a été sa nourrice, se vante de lui avoir rendu, dans son enfance, les soins maternels, & d'avoir servi par degrés à son éducation. Ainsi voilà des preuves convainquantes qu'elle n'est pas descendue tout d'un coup du Ciel, comme un Ange. Comment se peut-il donc qu'elle ait le cœur insensible ?

Mais voici l'erreur, & j'apprends bien qu'elle n'en guérisse jamais. Elle prend l'homme qu'elle appelle son pere, (il n'y auroit rien à reprocher à sa mere, si elle n'étoit la femme d'un tel pere) elle prend les gens qu'elle appelle ses oncles, le pauvre imbecille qu'elle appelle son frere, & la méprisable espèce de femme qu'elle appelle sa sœur ; pour son pere, pour ses oncles, pour son frere & sa sœur. A ces titres elle croit devoir aux uns de la considération, aux autres du respect, avec quelque barbarie qu'elle en soit traitée. Liens fordides ! misérables préjugés de berceau ! Si la nature en mauvaise humeur ne lui en avoit pas imposé, ou si elle

elle avoit eu elle-même des parens à choisir, en auroit-elle un seul de tous ceux qui portent ce nom ?

Que mon cœur souffre de la préférence qu'elle leur accorde sur moi, pendant qu'elle est convaincue de l'injustice qu'ils me font ! convaincue que mon alliance leur feroit honneur à tous à l'exception d'elle, à qui tout le monde doit de l'honneur, & de qui le sang royal en recevrait. Mais combien ce cœur ne se soulèvera-t-il pas d'indignation, si je m'aperçois que malgré ses persécutions elle hésite un seul moment à me préférer au misérable qu'elle hait & qu'elle méprise ? Non, elle n'aura jamais la bassesse d'acheter son repos à ce prix. Il est impossible qu'elle donne jamais les mains à des projets formés à ses dépens, par la malignité & l'intérêt propre. Elle a trop d'élévation pour ne pas les mépriser dans autrui ; & trop d'intérêt à les défavouer, de peur qu'on ne la prenne pour une Harlove.

De tout ce que tu viens de lire, tu peux recueillir que je ne me hâterai pas de retourner à la ville ; puisque je dois commencer par obtenir de la Dame de mon cœur, de n'être point sacrifié à un homme tel que Solmes. Malheur à la belle, si étant quel- que jour forcée de tomber sous mon pouvoir

(car je désespère qu'elle y vienne jamais volontairement) je trouve de la difficulté à me procurer cette assurance !

Ce qui serre mes chaînes, c'est que son indifférence pour moi ne vient d'aucun goût pour un autre homme. Mais gardez-vous bien, charmante personne ! gardez-vous, ô la plus relevée & la plus aimable des femmes ! de vous rabaisser par le moindre signe de préférence en faveur de l'indigne rival que vos sordides parens n'ont suscité qu'en haine de moi Tu diras, Belford, que j'extravague ; tu auras raison. Que je sois abîmé si je ne l'aime jusqu'à l'extravagance. Autrement pourrois-je souffrir les continuels outrages de son implacable famille ? Autrement, pourrois-je digérer l'humiliation de passer ma vie, je ne dis pas, autour de la maison de son orgueilleux pere, mais autour de la palissade de son parc & des murs de son jardin, séparé d'elle néanmoins par un mille de distance, & sans aucun espoir de découvrir du moins le bord de son ombre ? Autrement me croirois-je payé, avantageusement payé, lorsqu'après avoir erré pendant quatre, cinq & six nuits, par des routes désertes & des enclos couverts de bruyères, je trouve quelques froides lignes, qui aboutissent à me décla-

déclarer qu'elle fait plus de cas du plus indigne sujet de son indigne famille que de moi, & qu'elle ne m'écrit que pour m'engager à souffrir des insultes dont la seule idée me trouble le sang ? Logé, pendant ce tems-là, dans un misérable cabaret du voisinage ; déguisé comme si j'étois fait pour y vivre ; nourri & meublé, comme je me souviens de l'avoir été dans mon voyage de Westphalie. Il est heureux, crois moi, que la nécessité de cet humble esclavage ne vienne point de sa hauteur & de sa tyrannie, & qu'elle y soit assujettie la première !

Mais jamais Héros de Roman (à l'exception des Géans & des Dragons qu'ils avoient à combattre) fut-il appelé à de plus rudes épreuves ? Naissance, fortune, grandeur future de mon côté ! Un misérable pour rival ! Ne faut-il pas que je sois déplorablement amoureux pour surmonter tant de difficultés & braver tant de mépris ? Par ma foi j'ai honte de moi-même ! Moi, d'ailleurs, qui par des obligations précédentes me rends coupable d'un parjure, si je suis fidelle à quelque femme au monde.

Cependant, pourquoi rougirois-je de mes humiliations ? N'est-il pas glorieux d'aimer celle qu'on ne peut voir sans l'aimer, ou sans la révéler ; ou sans lui rendre

dre

dre ces deux tributs ensemble ? *La cause de l'Amour*, suivant Dryden, *ne sauroit être assignée. Il ne faut pas la chercher dans un visage ; elle est dans l'idée de celui qui aime.* Mais s'il eût été contemporain de ma Clarisse, il auroit avoué son erreur ; & prenant ensemble figure, esprit & conduite, il auroit reconnu la justice de la voix universelle en faveur de ce chef-d'œuvre de la nature.

Je te crois curieux de savoir si je ne chasse pas quelque autre proie, & s'il est possible pour un cœur aussi *banal* que le mien de se borner si long-tems au même objet ? Pauvre Belford ! Tu ne connois pas cette charmante créature, si tu peux me faire de telles questions ; ou tu t'imagines me connoître mieux que tu ne fais. Tout ce qu'il y a d'excellent dans ce sexe, s'est réuni pour composer Clarisse Harlove. Jusqu'à ce que le mariage ou d'autres intimités de la même nature me l'ayent fait trouver moins parfaite que les substances Angeliques, il est impossible que je m'occupe d'une autre femme : & puis, pour un esprit tel que le mien, il y a dans cette affaire tant d'autres aiguillons que ceux de l'amour ! Un si beau champ pour l'intrigue & les stratagèmes, dont tu fais que je fais mes délices ! Comptes-tu pour rien la fin qui doit

doit couronner mes peines ? Devenir maître d'une fille telle que Clarissé, en dépit de ses implacables surveillans, en dépit d'une prudence & d'une réserve que je n'ai jamais trouvées dans aucune femme ! Quel triomphe ! Quel triomphe sur tout le sexe ! D'ailleurs n'ai - je pas une vengeance à satisfaire ? Une vengeance, que la politique me fait tenir en bride, mais pour éclater dans l'occasion avec plus de furie. Conçois - tu qu'il y ait place pour une seule pensée qui ne soit d'elle, & qui ne lui soit dévouée ?

* * *

Les avis que je reçois à ce moment me donnent lieu de croire que j'aurai besoin ici de toi. Ainsi tiens - toi prêt à partir au premier avis.

Que *Belton*, *Mowbray*, & *Tourvil* se tiennent prêts aussi. Je médite quelque moyen de faire voyager James Harlove, pour lui former un peu l'esprit & les manières. Jamais sot campagnard n'en eût plus de besoin. N'ai - je pas dit, *je médite* ? Ma foi le moyen est déjà trouvé. Il ne manque que de le mettre en exécution, sans qu'on puisse me soupçonner d'y avoir eu part.
C'est

C'est une résolution prise. J'aurai du moins le frere, si je n'ai pas la sœur.

Mais quel que puisse être le succès de cette entreprise, la carrière paroît ouverte à présent pour de glorieux attentats. On a formé depuis quelque tems une ligue qui me menace. Les oncles & le néveu, qui ne fortoient auparavant qu'avec un seul laquais, doivent en prendre deux; & ce double train doit être doublement armé, lorsque les maîtres hazarderont leurs têtes hors de leurs maisons. Cet appareil de guerre marque une haine déclarée contre moi, & une ferme résolution en faveur de Solmes. Je crois qu'il faut attribuer ces nouveaux ordres à une visite que je fis hier à leur Eglise; lieu propre néanmoins pour commencer une réconciliation, si les chefs de la famille étoient *Chrétiens*, & s'ils se propofoient quelque chose dans leurs prières. Mon espérance étoit de recevoir une invitation, ou de trouver du moins quelque prétexte pour les accompagner à leur retour, & de me procurer ainsi l'occasion de voir ma Déesse; car je m'imaginois qu'ils n'oseroient pas me refuser les devoirs communs de la civilité. Mais il semble qu'à ma vûe la terreur les ait faisis, & qu'ils n'ayent pû s'en rendre maîtres. Je remarquai certainement

ment du trouble sur leurs visages, & qu'ils s'attendoient tous à quelque événement extraordinaire : ils ne se feroient pas trompés, si j'avois été plus sûr du cœur de leur fille. Cependant je ne pense pas à leur nuire ; pas même à blesser un cheveu de leurs têtes stupides.

Vous aurez vos instructions par écrit, si l'occasion le demande. Mais après tout, je me figure qu'il suffira de vous montrer avec moi. Qu'on me trouve quatre hommes d'aussi bonne mine : un air aussi fier que celui de Mowbray ; aussi vif, aussi mutin que celui de Belton ; aussi agréable & aussi pimpant que celui de Tourvil ; aussi mâle & aussi militaire que le tien. Et moi votre chef ? Où sont les ennemis que nous ne faisons pas trembler ? Enfans ! il faut que chacun vienne accompagné d'un ou deux de ces valets, choisis depuis long - tems pour leurs qualités semblables à celles des maîtres.

Tu vois, ami, que j'ai écrit comme tu le désires ; écrit sur quelque chose ; sur rien ; sur la vengeance que j'aime ; sur l'amour que je hais, parce qu'il est mon maître ; le Diable fait sur quoi ; car en jettant les yeux sur ma Lettre, je suis étonné de sa longueur. Qu'elle fût communiquée à personne, c'est
à quoi